

Me, I am (k)not : manque et ratage comme aspects de l'interprétation dans la cure avec un homme psychotique

Michael MEYER ZUM WISCHEN

Lorsque monsieur K. se présente pour la première fois à mon cabinet, il met du temps à commencer à parler. « Au fond je n'existe pas », dit-il, et continue : « Je ne suis pas là, beaucoup trop d'autres choses pénètrent de toute part en moi. » Monsieur K. porte des lunettes de soleil et, dans la salle d'attente, il avait les écouteurs de son MP3 dans l'oreille (tels des bouchons ¹). C'est alors que j'entends de sa part, au cabinet, qu'il devait se protéger, se prémunir avec les lunettes contre la lumière omniprésente, éblouissante d'une façon insupportable, brûlante, et contre les images autour de lui ; avec la musique, il se protégerait des bruits qui l'entourent, un vrombissement permanent. Qu'il devrait se renfermer. Il ne supporterait pas son image reflétée par un miroir : s'il s'y regarde, une « grimace terrifiante » le regarderait fixement. Un jour, il aurait attaqué avec des lames de rasoir ce monstre qui le pénétrait du regard, et il se serait ainsi coupé le visage. Quelques mois avant de venir me voir, monsieur K. avait travaillé dans un atelier de réparation, et il s'était aperçu qu'il n'arrivait plus à enchaîner les différentes étapes nécessaires à une séquence d'opérations. En permanence, monsieur K. se sentait interrompu par quelque chose, comme s'il se désintégrait en « pièces détachées ». Hors de lui, il se cogna la tête contre le mur et dans l'atelier lança autour de lui du matériel technique. Il fut licencié.

Il me dit : « Je n'en pouvais tout simplement plus ; chaque mot qu'on me disait me faisait me disloquer. » J'entends que monsieur K. n'a pas trouvé son propre lieu dans la langue, mais plutôt que la langue de l'Autre l'envahit et le déchire. On pourrait également dire que monsieur K. n'habite pas non plus son corps. Il en parle comme de parties qui n'appartiennent pas à un ensemble. Monsieur K., qui aura bientôt 50 ans, n'a aucun souvenir de son père biologique, dont il porte le nom. Il est mort quand monsieur K. avait 1 an, brûlé vif dans un accident de moto. On ne parlait pas de lui. Il me dit : « Après lui, il y eut toujours d'autres hommes, la mère se mariait

Michael Meyer zum Wischem, <praxismzw@web.de>

1. Le mot allemand *Stöpsel* renvoie à un bouchon.

toujours à nouveau, elle portait constamment un autre nom. » Je ne suis pas peu étonné quand monsieur K. me raconte que le nom de jeune fille de sa mère était « Wiesche ». L'idée me vient que son choix d'analyste pourrait être en rapport avec mon nom : « Meyer zum *Wischen* ² ». Ainsi, Wiesche a également été le nom de son grand-père bien-aimé, du père de la mère, qui avait été point de repère, jusqu'à la puberté. Monsieur K. décrit cet ancien marin comme un homme plein d'humour, avec lequel il pouvait entreprendre quelque chose et causer quand il était enfant. Le grand-père sut empêcher que la mère, après la mort du père, ne se fit la malle ³ avec lui en Espagne. Cependant, il ne put empêcher le premier beau-père d'enfermer le garçon pendant des heures dans une cave obscure. Cet homme aurait également souvent menacé la mère avec un revolver : « Il avait failli mettre le feu. »

Monsieur K. contracta, au cours de sa seizième année, une méningite et resta à l'hôpital pendant plusieurs semaines. Durant cette période, le grand-père mourut d'un cancer. Peu de temps après la mort du pépé et de son retour de l'hôpital, monsieur K. devait emménager dans un appartement au sous-sol d'une nouvelle maison. Il fut pris d'une panique à l'idée que l'ancien beau-père revînt, se remît avec la mère contre lui, l'enfermât, lui, à la cave et mît le feu à la maison. Monsieur K. fut interné en hôpital psychiatrique dans un état d'angoisse et d'agitation extrêmes. Après son séjour à l'hôpital régional, il ne savait plus que faire avec l'école, se retirait de plus en plus. Pendant plusieurs années, il vécut apparemment dans une espèce de culture marginale *punk*, jusqu'à ce qu'il fit une formation pour devenir électrotechnicien.

Monsieur K. vient me consulter vêtu de noir, en pulls longs et en tee-shirts semblables à des robes. Ses cheveux sont longs, teints en noir, parfois tressés en nattes. Il porte des boucles d'oreilles et des colliers avec des têtes de mort et des insignes sataniques. Il me parle de ses films préférés : *La nuit des morts vivants*, *Danse du diable* et *Texas Chainsaw Massacre*. À cette époque, toutes mes tentatives pour interroger les titres de ces films en vue d'associations échouent. Il n'y a aucun lien entre les éléments dont il parle. Il ne peut rien me dire sur ce que ces noms lui évoquent. Je reçois ce que j'entends comme très incohérent (*splatter*). Il n'y a rien d'autre, pas de référence, pas de déplacement, rien de ce qu'il dit représente quelque chose pour lui.

D'autres analysants me font part de leur peur. Je réfléchis longtemps pour savoir si je dois aborder sa façon de se présenter et l'angoisse qu'il engendre. Je décide d'attendre. Pendant un certain temps, monsieur K. se sent poursuivi par le regard des autres patients et se plaint de la façon hostile dont on le scrute, même dans le cabinet d'un analyste. Il serait tout simplement « différent » des autres personnes. Je lui fais alors remarquer que l'Autre pourrait faire peur, s'il reste sans paroles. Quelques

2. *Wisch* correspond au bas-allemand *Wiesche*, ce qui veut dire pré, *Wiese*.

3. *Durchbrennen*, le mot allemand, renvoie au verbe « brûler » qui est la signification de *brennen*.

séances plus tard, monsieur K. dit qu'il éprouve de la peur à ne pas savoir s'il est un homme ou une femme, ou peut-être même aucun des deux. Il parle de l'horreur que les femmes peuvent éveiller en lui, parce qu'elles exercent sur lui une emprise totale quand il est amoureux. Il n'aurait rien sur quoi pouvoir s'appuyer face à elles. Il parle alors du lien étroit qui l'unissait à sa mère au cours des phases entre les différents mariages de celle-ci. Souvent elle l'aurait emmené dans son lit et lui aurait parlé de ses soucis. « J'étais son confident, oui, plutôt même son homme. » Mais lorsque, plus tard, la mère trouvait un nouvel ami et qu'elle l'épousait par la suite, il était « biffé de la liste » jusqu'au moment où de nouvelles tensions avec les hommes surgissaient. « Alors j'étais le sauveur de la mère. » Monsieur K. fait soudain un lien entre ses changements d'humeur actuels et les variations des tensions dans la relation avec sa mère. « J'étais entre le ciel et l'enfer, entre le tout et le rien. » J'entends de sa bouche : « Je n'existais plus pour la mère quand elle avait un nouvel homme. » Un jour elle déclara : « Mais que veux-tu de moi ? Tu n'es qu'un rien. »

Le travail avec monsieur K. prend à présent une autre tournure. Il en vient à parler de ses tentatives de suicide d'autrefois et dit qu'il ne supporte la vie que lorsqu'il entend sur son MP3 la musique de groupes *death metal*, qui représenterait pour lui un mur de protection. Je lui demande s'il est en mesure de me répéter les textes chantés qu'il entend. Il me répond que, le plus souvent, il s'agit d'une chanson et qu'une phrase en particulier lui est importante : « Me, I'm not » (Moi, je ne suis pas, je n'existe pas), tels sont ces mots. D'abord je ne le comprends pas et j'entends : « Me, I'm knot » (Moi, je suis [un] nœud). Je lui demande si j'ai bien compris, s'il s'agit d'être *knot*, un nœud. Irrité, il répond : « Non, la chanson dit comment je me sens, elle dit que je ne suis pas, que je n'existe pas. » Je pense tout d'abord que je n'ai pas bien compris, et je suis irrité à mon tour. Ne suis-je pas complètement passé à côté de ce que le patient veut me dire ? Ne me suis-je plus rappelé qu'il continuait pourtant à me dire qu'il n'existait pas ? Mais quelque chose me fait articuler à l'encontre de ces pensées : « Peut-être peut-on l'entendre différemment. » Monsieur K. se met soudainement à rire et dit : « Oui, cela est possible. »

Après coup, je suppose que mon ratage d'écoute, mon écoute « à côté » me renvoie à un discours autre que celui de la mère. C'est ainsi que j'introduisis, par mon ratage, une façon nouvelle d'écouter. Cependant, comme je l'appris plus tard de lui, celle-ci était en rapport avec le grand-père, avec les histoires de marins⁴ que celui-ci lui racontait lorsqu'il était enfant.

Après cet épisode, quelque chose semble changer : les mots que j'entends de la part de monsieur K. font apparaître davantage de polysémie. S'il avait souvent parlé,

4. En allemand, *Seemannsgarn* peut être rapproché du langage des marins, de récits fantaisistes de ceux-ci et de leurs *nœuds*.

auparavant, dans son enthousiasme pour les films d'horreur, de « démanteler » (*abschlagen*) des parties du corps et des membres, il me dit à présent : « Je ne peux rien refuser aux femmes (en allemand : je ne peux rien détacher, découper [*abschlagen*] d'elles ⁵). » Lui-même ne fait pas de commentaire à propos de ce qui sort de sa bouche et je m'en tiens à cela. Mais son discours, sa façon de parler changent. Monsieur K. me raconte lors de séances ultérieures qu'il télécharge des films sur Internet, dans une « communauté de semblables (*peers*) ». Cela consiste à s'échanger de petits « extraits », des « bribes » (des fragments, des « découpes »), qui doivent être assemblés. Le film entier ne prend corps que si tous se tiennent aux règles de l'échange, du troc, m'explique-t-il, sinon on en reste aux fragments. Il se rappelle : depuis son enfance, il se réveillerait souvent le matin et le monde se trouverait devant lui comme découpé en morceaux. Rien ne le maintiendrait assemblé. Lui-même devrait toujours essayer d'en rassembler les morceaux. Dans son enfance, il ne serait pas souvent allé à l'école, afin de mettre ensemble ce qui autour de lui était comme brisé. Personne n'aurait compris cela.

Aujourd'hui, il pense que le contact avec les « semblables » (*peers*) aura peut-être été quand même utile. Il serait bon de pouvoir construire « une intersection » (*Schnittmenge*) avec d'autres. Et il continue : « Le nouage dont j'avais parlé en effet s'apprend également dans les écoles de la marine. » Son grand-père lui en aurait parlé, lui qui avait navigué longtemps en mer.

Monsieur K. n'avait aucune possibilité dans son enfance pour que le Nom-du-Père ait pu devenir le signifiant du désir de la mère, moment de constitution structurel qui aurait eu la capacité de le séparer du désir de la mère ⁶. Dans sa famille, monsieur K. n'entendit rien au sujet de son père, excepté qu'il était mort, brûlé vif. Sa mort était pour lui liée aux mots « brûler » et « allumer », qui reviennent dans ses paroles avec un caractère d'insistance répétée, par exemple dans le « se faire la malle ⁷ », la « maison totalement brûlée », la « méningite » (également une inflammation) et dans sa façon de parler de son revolver qui lui sert à « mettre le feu ».

Monsieur K. n'a pas d'idée de ce que sa mère aurait pu chercher auprès de son père, ainsi que de la cause et des circonstances de la rencontre de ses parents. Cela fait pour lui table rase, il manque une inscription symbolique pour la question de son origine, de même que sa parole fait défaut du rapport à un signifiant, qui pourrait

5. Je ne peux rien refuser aux femmes – je ne peux pas repousser une demande des femmes.

6. J. Lacan, *Le séminaire, Livre III, Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 111 : « Le complexe d'Œdipe veut dire que la relation imaginaire, conflictuelle, incestueuse en elle-même, est vouée au conflit et à la ruine [...] il y faut une loi [...] un ordre symbolique, l'intervention de l'ordre de la parole, c'est-à-dire du père [...]. L'ordre qui empêche la collision et l'éclatement de la situation dans l'ensemble est fondé sur l'existence de ce nom du père. »

7. Voir note 3.

donner une dénomination à son origine. Comme il ne sut trouver de nom qui aurait pu lui accorder une place séparée de la mère et de sa loi insondable, un nom aussi qui aurait nommé un endroit duquel il aurait pu parler en son propre nom, en tant que sujet, il est en permanence déterminé par l'Autre – il dit, en effet, qu'il n'existe pas –, ce qui correspond à une partie du discours de la mère, comme je l'entends de sa part. Le manque d'ancrage symbolique est visible chez monsieur K. de différentes manières.

Son image du corps, qui n'a pas de rapport avec son nom, est livrée aux fluctuations qui accompagnent ses tentatives de se faire une image de lui. S'il se voit rejeté par l'autre, son image se déforme par hallucination corporelle en un masque d'horreur. Il n'y a pas d'orientation symbolique de son image, qui éclate (*splattter* [angl.], *Splitter* [alleml.], débris) en différents fragments, analogue à « un corps morcelé⁸ ». De cela s'entend aussi quelque chose dans les récits autour des films « gore » (*splatter*). Le manque d'un ancrage symbolique a encore d'autres conséquences concernant le réel, à part de cette problématique narcissique et imaginaire, car, là où quelque chose échappe à l'imaginaire, il est immédiatement assailli par ce reste traumatique et réel. Ce réel, ce qu'il y a, en fin de compte, de traumatique dans sa préhistoire comme dans son origine, ne trouvait pas de place dans le dire de sa famille et en particulier celui de la mère. Cela revient de l'extérieur en tant que réel⁹. C'est ainsi que se trouvent dans l'hallucination et la folie de monsieur K. des fragments du réel non composés par le symbolique, comme sa panique allant jusqu'à l'hallucination d'être « allumé » et brûlé. On peut supposer qu'ici remontent tant le père brûlé que sa propre méningite (une inflammation) qui avait failli se terminer par la mort, ainsi que la peur de voir le beau-père allumer le pistolet et la mère l'entraînant dans sa fuite.

Le discours psychotique de monsieur K. ne laissait pendant longtemps pas percevoir d'ambiguïté. Malgré une certaine aisance et un vocabulaire riche, il donnait souvent une impression maniérée et bizarre. Son discours était ou bien complètement concret, ou bien insaisissablement abstrait. Souvent je ne savais pas ce qu'il voulait me dire. Je ne semblais pas être présent en tant qu'Autre pour lui.

Je voudrais poser la question de savoir dans quelle mesure le travail analytique avec un psychotique peut aller au-delà de la stabilisation de ce qui est appelé par Freud « une tentative délirante de restitution », et qui apparaît chez Lacan en tant que « métaphore délirante¹⁰ ». Qu'est-ce qui permet de diriger la cure d'un psychotique et

8. J. Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », dans *Écrits*, t. I, Paris, Seuil, Paris, 1966, p. 96.

9. J. Lacan, *Le séminaire, Livre III, Les psychoses, op. cit.*, p. 100 : « Le non-symbolisé reparaît dans le réel. »

10. À ce propos, Turnheim écrivait en 1988 : « Le traitement psychanalytique de la psychose pourrait fournir une issue de ce dilemme s'il était possible de centrer l'interprétation sur autre chose que ce que Freud nomme l'essai de guérison paranoïaque » (« Deuten und Psychose », *RISS-Zeitschrift für Psychoanalyse*, Jahrgang 3, n° 8-9, S. 84.

quelles sont les interventions du psychanalyste qui pourraient contribuer à ce que de nouvelles marges de manœuvre ou de nouveaux espaces ludiques, des places de jeux, s'ouvrent à l'intérieur de la structure psychotique ?

Chez le névrosé, cette marge peut être établie par l'installation du sujet à l'intérieur de l'ordre symbolique fondé par le point d'exception du Nom-du-Père ; mais cela n'est justement pas possible chez le psychotique, chez lequel ce signifiant vide est rejeté.

Comment pourrait surgir ici, en ce qui concerne l'Autre, une faille qui donnerait une place au sujet ? Les écrits plus tardifs de Lacan semblent permettre, par le concept de sinthome, une autre approche de la psychose que celle qui met l'accent sur l'échec de la structure symbolique. Il s'agit ici de trouver un moment dans la cure, le sinthome, qui d'une part permette à la structure du sujet de tenir, et d'autre part le sépare par là de l'Autre ¹¹. Ainsi, il peut s'agir de la dissolution et de la perforation d'un discours maternel entendu comme « absolu », donnant au psychotique l'espace pour une nouvelle écoute et un autre point d'appui. C'est donc une possibilité qui va plus loin que celle de la dénommée métaphore délirante ¹². Celle-ci est définie par Lacan au milieu des années 1950 comme « le point où signifiant et signifié se stabilisent ¹³ », ce qui correspond au délire d'interprétation. La métaphore délirante serait donc une suppléance du point de capiton ¹⁴ symbolique manquant, où le glissement du signifié et du signifiant trouve un point d'attache, un lien. Dans la folie, cela se déroule restitativement, de manière rigide, qui ne permet pas le doute.

À l'inverse du délire, le sinthome offre un appui, un point d'arrêt, qui ne fixe pas le psychotique à une signification, mais qui lui donne une possibilité d'élaboration singulière. Je pense qu'il était nécessaire chez monsieur K. de traduire dans une autre langue que celle de la mère, dans le transfert, la jouissance du discours maternel dans lequel il est le « tout et rien » de celle-ci, l'anglais. Dans cette langue, je

11. G. Morel, *La loi de la mère*, Paris, Anthropos, 2008, p. 20 : « Le symptôme devient un support nécessaire pour se séparer de la jouissance maternelle. La cure psychanalytique réduit son côté pathologique et trop contraignant, le modifie, mais ne le supprime pas dans sa fonction nécessaire de soutien du sujet – voire, au cas où le sujet n'y a pas réussi avant, cherche à lui frayer la voie pour qu'il en invente un. Lacan a baptisé "sinthome", à partir du cas de Joyce notamment, cette nouvelle fonction du symptôme. »

12. Je voudrais attirer l'attention ici sur un travail de Lucile Charliac (Paris) de 1999, dans lequel l'auteur distingue très nettement l'élaboration d'un sinthome de la construction d'une métaphore délirante, à l'aide d'un cas clinique. Il s'agit d'un homme à la conviction délirante d'être le père de l'enfant d'une cousine. L'idée de créer un lien ne conduit ici justement pas à une invention singulière qui créerait un nouveau nœud, mais repose sur une fixation de signification délirante du signifiant « lien » (L. Charliac, « L'idée de créer un lien », *Carnets de Lille*, n° 4, Tournai, Dumortier, 1999, p. 65-68).

13. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose (Post-scriptum 1958) », dans *Écrits*, t. II, Paris, Seuil, 1966, p. 55 : « Où signifiant et signifié se stabilisent dans la métaphore délirante. »

14. J. Lacan, *Le séminaire, Livre III, Les psychoses*, op. cit., p. 304.

pouvais soudain entendre ses mots à l'aide de l'homophonie, autrement que dans la constatation qu'il n'avait pas d'existence propre à lui. Ma propre traduction menait donc à un ratage, à une interprétation fautive, erronée, à côté, à une différence. Cette différence troue l'Autre, elle le rend incomplet, le discours absolu de la mère perd sa puissance écrasante. Cette solution donna lieu à un nouveau nouage.

Le « me » au début de la phrase tellement importante pour monsieur K., je l'entends comme un ego qui maintient assemblé le patient et qui lui donne une certaine consistance imaginaire. La phrase a la fonction d'une sorte de support acoustique qui fait tenir monsieur K. Séparé de lui, le « I » apparaît en tant qu'un « je » poétique et parlant, renvoyant ainsi au symbolique. La phrase fait ainsi référence à un éventuel clivage du moi, sans que monsieur K. soit divisé lui-même en tant que sujet. Il s'agit d'une espèce d'« implantation » du symbolique¹⁵. Celle-ci est portée par la musique qui met en jeu le réel de façon particulière¹⁶.

C'est avant tout le Lacan tardif qui a pris soin de souligner la spécificité, l'importance du « résonnement », surtout de la résonance d'une parole ; ainsi, il a attribué une place spéciale à sa tonalité¹⁷. Dans *Le sinthome*, il définit les pulsions comme écho du dire dans le corps¹⁸. Le moment musical peut être entendu chez monsieur K. comme mur de protection contre la voix de la mère qui menace de le mortifier.

La phrase introduite par monsieur K. dans le cadre du transfert : « Me, I am (k)not » fit l'objet d'une transformation grâce au malentendu du psychanalyste, qui favorisa la possibilité de limiter le discours maternel à travers une opération qui prenait la fonction d'une coupure. Cette coupure est en rapport avec la lettre K, la première lettre du patronyme de l'analysant. Renvoyé par la bêtise du malentendu du psychanalyste, monsieur K. trouve après coup dans cette lettre K un soutien. Le K conduit à une limitation de la jouissance maternelle et de son discours qui déterminait cet analysant de façon radicale¹⁹. Sa fonction de coupure permet un nouveau

15. En français, on peut aussi parler d'« arrimage » ou de « greffe ».

16. Dans le séminaire *Le sinthome*, nous lisons que la fonction de la phonation consiste à supporter le signifiant, mais que le signifiant se distingue des effets de la phonation : « [...] cet isolement, que nous a fait Jacques Aubert de la fonction de la phonation, précisément dans ce qu'il en est de supporter le signifiant » (J. Lacan, *Le séminaire, Livre XXIII, Le sinthome [1975-1976]*, Paris, Seuil, 2005, p. 76).

17. *Not* peut aussi être lu en allemand comme un anagramme de *Ton* (« son »).

18. « [...] les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire » (J. Lacan, *Le séminaire, Livre XXIII, Le sinthome, op. cit.*, p. 17). Là, Lacan utilise aussi le mot « consonner », qui laisse entendre « con », qu'il reprend à la page 72 : « L'analyse [...] c'est la réponse à une énigme et une réponse [...] tout à fait spécialement conne. »

19. Cela fait penser à l'affirmation de Lacan sur la fonction limitante de la lettre par rapport à la jouissance comme littoral, contre l'envahissement par la jouissance. Dans son rapport au réel, la lettre est à distinguer de l'ordre différentiel du signifiant dans lequel le psychotique ne trouve plus rien à quoi se tenir, car il lui manque le point d'exception du Nom-du-Père. Cf. J. Lacan, « Littérature », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 14.

nouage fondé sur une séparation des registres du symbolique et du réel en réinstallant réellement un trou dans la structure. Dans ce contexte, Lacan a aussi parlé d'« épissure » qui recrée entre le sinthome et le réel un espace intermédiaire²⁰. Dénouement et nouage opèrent ensemble. Pour la réalisation de cette ouverture, découpage et suture sont de la même importance. Je me réfère ici à ce que Lacan dans *Le sinthome* désigne comme « faux trou²¹ », qui résulte de l'épissure. Contrairement à ce dernier, le « vrai trou » désigne le lieu vide (réel) dans l'Autre symbolique, qui ne peut pas être bouché. Donc, à cet endroit se pose la question de savoir comment il pourrait être possible que pour le psychotique aussi l'Autre puisse être incomplet et troué. Ici, le corps joue un rôle décisif, ce qui est souligné par Geneviève Morel qui écrit que le corps peut intervenir comme élément tiers qui sépare et qui réalise le « faux trou²² ».

Le rapport au nom grand-paternel « Wiesche », ayant un rôle central dans le transfert de monsieur K., évidemment frayait de nouveau le chemin vers la mise en jeu d'une lettre qui renvoie au nom paternel et le sépare du discours absolu de la mère en le rendant un peu plus vide. Ainsi, sans que le Nom-du-Père (comme signifiant phallique) ait eu une valeur comme telle, quelque chose peut surgir dans le transfert de l'analyse qui peut emprunter la fonction d'un Nom-du-Père (dans le sens du pluriel)²³ ; sans le rapport à un trait unaire symbolique, un certain point d'appui peut exister pour monsieur K. pour se séparer du discours de la mère, dont il se trouvait envahi comme d'un parasite²⁴.

Là où l'ancrage dans l'ordre symbolique manque, avec la polysémie et la différence comme chez le névrosé, quelque chose peut pourtant être inventé dans le travail analytique qui donne au psychotique une possibilité à la nomination et à la délimitation par rapport à l'Autre. Cette tentative est supportée par le désir du psychanalyste

20. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XXIII, Le sinthome, op. cit.*, p. 73 : « [...] nous apprenons à l'analysant à épisser, à faire épissure entre son sinthome et le réel parasite de la jouissance. Ce qui est caractéristique de notre opération, rendre cette jouissance possible, c'est la même chose que j'écrirai joui-sens. C'est la même chose que d'ouïr un sens ».

21. *Ibid.*, p. 117 : « C'est en tant que le sinthome fait un faux trou avec le symbolique qu'il y a une praxis quelconque, c'est-à-dire quelque chose qui relève du dire de ce que j'ai appelé aussi bien à l'occasion l'art-dire, pour glisser vers l'ardeur. »

22. « La praxis analytique consisterait-elle alors à effectuer cette opération en prenant le corps comme troisième élément séparateur pour réaliser ce trou ? » (G. Morel, *La loi de la mère, op. cit.*, p. 108-109).

23. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XXIII, Le sinthome, op. cit.*, p. 136 : « C'est en cela que la psychanalyse, de réussir, prouve, que le Nom-du-Père, on peut aussi bien s'en passer. On peut aussi bien s'en passer à condition de s'en servir. » Monsieur K. peut renoncer au Nom-du-Père dans la mesure où il peut se servir de quelque chose qui remplace sa fonction.

24. Lacan désigne cette fonction dans son séminaire *Le sinthome* : « [...] de se libérer du parasite de la parole » (*op. cit.*, p. 96). Un peu plus loin, il précise : « La question est plutôt de savoir pourquoi un homme normal, dit normal, ne s'aperçoit pas que la parole est un parasite, que la parole est un placage, que la parole est la forme de cancer dont l'être humain est affligé » (*ibid.*, p. 95).

dans son écoute, là où le psychotique est parlé d'une façon si radicalement aliénante qu'il ne peut même pas se rendre compte de ce qui sort de sa propre bouche. Le ratage de ce que le patient paraît prendre comme une donnée de l'Autre, un fait irremplaçable, peut mener à un nouveau nouage en laissant apparaître de nouvelles mailles dans la texture.

Il y a au moins deux discours se produisant dans le transfert qui donnent accès à une différence ouvrant un nouvel espace²⁵. Il est important de faire remarquer qu'il ne s'agit pas d'interventions qui relèvent de l'intention, ce qui les rend sûrement « bêtes », mais que leur portée se révèle après coup. La tonalité, la musicalité de la parole a là un rôle important. Des allusions comme telles ne renvoient pas à un sens, elles réduisent plutôt le pouvoir du discours maternel. Pour monsieur K., il devenait possible de n'être pas qu'un objet envahi par l'Autre, mais, sans avoir un ancrage symbolique lui donnant appui, il arrivait à associer dans sa propre parole, supportée par le transfert, qui est tout d'abord ce qui rend une psychanalyse possible. Ici, la présence réelle du psychanalyste dans sa fonction de caisse de résonance tient un rôle important. Ainsi, le K prend la place d'une sorte de point d'appui nouveau²⁶.

Ce n'est pas au dernier rang que la phrase de Lacan sur l'interprétation concerne le psychotique : « Il n'y a que la poésie, vous ai-je dit, qui permette l'interprétation²⁷. » Dans cette perspective, l'interprétation dans le travail avec le psychotique est plutôt l'allusion de la possibilité d'une autre écoute qui lui laisse néanmoins assez de place pour découvrir de nouvelles façons d'écoute pour lui-même sans que celles-ci amènent à sa destruction. RSI, une hérés-ie, là une déviation qui lui est propre devient possible, un choix (*hairesis* en grec) qui le rend un peu moins aliéné par l'Autre. Le ratage de ce à quoi il s'appuyait jusqu'ici, le discours de la mère, se fonde sur l'équivoque de sa parole.

La phrase suivante de Lacan a orienté mon travail avec les psychotiques : « En effet, c'est uniquement par l'équivoque que l'interprétation opère. Il faut qu'il y ait quelque chose dans le signifiant qui résonne²⁸. » Il me paraît important de ne pas

25. M.-J. Sauret, *L'effet révolutionnaire du symptôme*, Toulouse, érès, 2008, p. 184 : « En l'occurrence, la modalité de séparation qui est la nôtre semble créer pour eux un espace (*ein ersatz* ?) d'au moins deux discours. »

26. Il s'agit selon Franz Kaltenbeck de « créer des zones de sécurité dans un abîme insondable ». (« Über Verweiblichung », dans H. Lang, *Die Klinik der Psychosen im Lichte der strukturalen Psychoanalyse*, Würzburg, Königshausen und Neumann, 1995, p. 78). Ici il est à ajouter : face au manque d'un ancrage symbolique, le « K » – mal entendu – introduit un élément à partir duquel se développe une telle zone qui protège un peu mieux monsieur K. de la chute dans le néant.

27. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XXIV, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre (1976-1977)*, inédit, séance du 17 mai 1977, p. 6 : « Il n'y a que la poésie, vous ai-je dit, qui permette l'interprétation. »

28. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XXIII, Le sinthome*, op. cit., p. 17.

négliger la dimension du corps, qui a une grande signification pour monsieur K.²⁹ La phrase d'une chanson qui l'avait captivé jusqu'ici dans une interprétation délirante pouvait dès lors être écoutée par lui autrement qu'il l'avait fait avant et produisait une ouverture. Depuis ce moment, il ne parlait plus de son corps comme un déchet d'un film *splatter*, ainsi qu'il envisageait la relation aux autres à travers une intersection, sans se juger comme étant découpé de tous les autres. La parole résonne, raisonne, et peut amener à un passage, à un chemin nouveau.

Est-il possible que, pour le psychotique, le psychanalyste prenne la place d'un passeur, comme l'article Marie-Jean Sauret ? S'agissait-il d'un passage qui certes nécessite quelques « pas sages » mais qui ne peut pas être sage et honnête, soucieux de maintenir le rapport aux normes établies (pas sage) ? Le « pas » dans le passage laisse entendre pour le psychanalyste quelque chose d'un renoncement nécessaire à une jouissance qui pourrait être un savoir sur le cheminement d'une cure. Dans son travail avec le psychotique, il ne peut pas compter sur les ordres de la normativité de la société établie, pas plus que sur ceux d'une société psychanalytique quelconque. Le « pas » du psychotique serait lié à la singularité de son sinthome et de son choix, qui, comme hérésie (RSI), ne manque jamais d'un « non ». S'agit-il d'un passage qui peut produire de nouveaux nouages du lien social³⁰ ? Même là où quelqu'un nous dit que le père serait brûlé³¹...

Traduction : Gisèle Figenwald, Danièle Gaspard et Peter Müller.

29. Je rappelle la phrase de Lacan : « [...] les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire » (*Le séminaire, Livre XXIII, Le sinthome, op. cit.*, p. 17). Je lis cette phrase comme une transcription (*Umschrift*) de l'expression de Freud sur la pulsion, qui serait une « notion limite entre le psychique et le somatique » – « Grenzbegriff zwischen Seelischem und Somatischem » (« Triebe und Triebschicksale » [1915], dans *cw X*, p. 214). Lacan remarque que « le corps n'a de statut respectable, au sens commun de mot, que de ce nœud » (*Le séminaire, Livre XXIII, Le sinthome, op. cit.*, p. 37). Ici la constitution du corps est mis en rapport au nouage des trois registres RSI.

30. M.-J. Sauret, *L'effet révolutionnaire du symptôme, op. cit.*, p. 184 : « Le psychanalyste a à se faire le passeur du psychotique. »

31. Cette parole de mon analysant semble encore plus parlante que la notion de « carence paternelle ». Au sujet de la carence paternelle, notamment chez Joyce, cf. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XXIII, Le sinthome, op. cit.*, p. 94.